

Les pieds dans l'eau transparente, j'observe de minuscules bébés requins nager autour de mes chevilles. C'est difficile d'imaginer que ces inoffensives créatures d'à peine vingt centimètres se transformeront bientôt en de redoutables prédateurs. Je fais quelques pas au bord de l'eau et prends le temps d'admirer le sable d'un blanc immaculé, sur lequel s'éparpillent des cocotiers. Je ferme les yeux pour sentir sur ma peau la caresse du soleil. Cet endroit est paradisiaque.

— Alice ! Tiens-toi droite et rentre le ventre, on dirait que tu es enceinte !

Enfin, paradisiaque si l'on excepte ma mère.

— Fous-lui la paix Mireille ! Ça ne te suffit pas de m'avoir pourri la vie pendant trente ans ? Il faut aussi que tu tortures mes enfants ?

Et mon père.

— Mon lapin, ne t'énerve pas, c'est mauvais pour ta tension !

Et sa nouvelle femme de vingt-cinq ans épousée un mois plus tôt.

Juliette Sachs

— Toi la pétasse, on ne t'a pas sonnée ! hurle ma mère à pleins poumons.

— Dis donc, tu parles à Cindy sur un autre ton ! rugit mon père en bondissant de son transat.

— Maman, papa, calmez-vous tous les deux. On est une famille et je suis sûre que vous ne voudriez pas gâcher mon mariage.

Et ma sœur Miss Perfection, qui va bientôt épouser monsieur Perfection. Non contente d'avoir suivi sagement les études brillantes que mes parents avaient toujours souhaitées pour nous et d'avoir un travail stable et bien payé de responsable juridique au sein d'une grande banque, elle s'apprête à épouser, à tout juste trente ans, le mari et gendre idéal, à savoir un mec *beau-riche-gentil-intelligent-sportif*. Le type d'homme sur lequel toutes les femmes fantasment depuis leur plus jeune âge et dont tous les parents rêvent pour leur progéniture chérie.

Autant vous dire qu'à côté, je ne fais pas le poids. Après des études chaotiques en fac de lettres, ponctuées de redoublements, de soirées étudiantes très alcoolisées et de nuits au commissariat de police, j'ai atterri presque par miracle au poste de responsable de la communication au sein d'une filiale du groupe Disney. Mes parents se sont alors enfin crus débarrassés de mes frasques juvéniles. Jusqu'à ce que, à leur grand désespoir, je décide il y a deux mois de tout plaquer pour suivre un CAP de pâtisserie (eh oui, quand on est aussi gourmande que moi, autant en faire une vocation). Mon père avait toujours espéré que sa fille aînée aurait une carrière aussi remarquable que la sienne, lui qui fut un

brillant professeur agrégé en lettres modernes. Au lieu de ça, je vis maintenant grâce aux allocations chômage et passe mes journées à étudier des recettes de pâtisserie. Une déchéance sociale selon lui.

De son côté, ma mère se lamente de me voir encore célibataire à trente-neuf ans. Je n'ai jamais trouvé d'homme qui me plaise suffisamment pour me projeter dans une vie à deux. Le seul avec qui j'ai envisagé un temps de m'engager est Vincent, mon ami d'enfance dont les parents habitaient à côté des miens lorsque nous étions mômes. À force de faire les quatre cents coups ensemble et de partager nos fous rires et nos peines depuis notre plus jeune âge, j'ai fini par ressentir un peu plus que de l'amitié pour lui. Il faut dire qu'outre une gentillesse et une générosité à toute épreuve, il a un physique qui ne laisse pas les femmes indifférentes. Sa silhouette longue et filiforme cache en réalité des muscles fins et secs, travaillés à coups d'aviron tous les samedis depuis dix ans. Il a une épaisse chevelure châtain foncé, qui paraît ébouriffée en permanence, des yeux bleu marine rêveurs aux longs cils noirs et un visage délicat qui lui donne un air romantique. J'ai tenté de l'embrasser lors d'une soirée trop arrosée il y a cinq ans. Il a commencé par me rendre mon baiser, avant de me repousser, soi-disant pour ne pas « ruiner notre amitié ». J'ai encaissé cette humiliation avec dignité, accusant mon état d'ébriété d'avoir été à l'origine de ce dérapage et nous n'en avons plus jamais reparlé.

Toujours est-il que mon célibat est devenu le principal sujet de préoccupation de ma mère. Depuis que mon

père l'a larguée il y a un an au profit de son assistante de vingt-cinq ans, ma mère s'est mis en tête de sauver ma vie amoureuse, à défaut d'être parvenue à sauver la sienne. Elle invite régulièrement lors de nos dîners de famille des prétendants tous plus catastrophiques les uns que les autres, dans l'espoir de me trouver un mari. Et notre séjour aux Maldives est une occasion rêvée pour elle. D'autant que voir sa fille cadette se marier avant son aînée ne fait qu'aggraver la situation. L'enfer qu'elle m'a fait endurer ces douze derniers mois n'est pas près de s'arranger.

Comme si elle avait lu dans mes pensées, ma mère s'époumone à nouveau depuis son transat :

— Alice, tu comptes rester plantée au bord de l'eau à rêvasser longtemps ? Pourquoi ne vas-tu pas proposer au charmant jeune homme installé là-bas d'aller boire un cocktail ? lance-t-elle d'une voix assez forte pour que toute la plage en profite, en désignant du doigt un homme corpulent d'au moins soixante ans affalé sur sa chaise longue.

Mais qu'est-ce que je suis venue faire dans cette galère ?

N'allez surtout pas vous imaginer que j'ai accepté de mon plein gré de passer une semaine en huis clos avec ma famille sur une île, aussi paradisiaque soit-elle. Non, la responsable de cette torture est Estelle, ma sœur. La famille de son fiancé, Charles-Édouard de La Pontière, est très fortunée. Alors comme cadeau de mariage, ils ont offert aux futurs époux la noce de leur rêve sur une île des Maldives, privatisée pour l'occasion. Nous

sommes une centaine d'invités, famille et amis proches, à avoir débarqué hier soir sur cet îlot de l'océan Indien, où la seule trace de vie se trouve être notre hôtel et les bungalows de la dizaine d'employés qui résident ici en permanence. Histoire d'adoucir mon calvaire, j'ai réussi à faire inviter Sonia, ma meilleure copine et complice de mes frasques de jeunesse, ainsi que Vincent. Est aussi de la partie ma cousine Céline, avec qui je m'entends très bien. Leur compagnie va m'aider, en tout cas je l'espère, à supporter la longue semaine de supplice qui m'attend.

Du coin de l'œil, j'aperçois ma mère se lever de son transat et se diriger d'un pas décidé vers le « charmant jeune homme » dégarni et bedonnant avec lequel elle semble avoir décidé de me fiancer. Je regagne ma chaise longue en vitesse, rassemble mes affaires à la hâte, et je file sans demander mon reste.

Mon bungalow est situé à la pointe sud de l'île. Tout en bois et somptueusement meublé, il offre un accès direct à la plage. Sur le porche, deux transats permettent de se prélasser en admirant la mer. La salle de bains, comme il est d'usage dans ce pays, est à ciel ouvert. Si je trouve l'idée de me laver à l'ombre des cocotiers sympathique et dépayssante, je suis en revanche moins fan de la compagnie des fourmis et autres insectes qui crapahutent sur les parois de ma douche. Et je ne vous parle même pas du stress pour aller aux toilettes au milieu de la nuit. Car qui dit salle de bains à ciel ouvert dit aussi toilettes à ciel ouvert. En pleine nuit, cela grouille d'araignées (répugnantes), de scolopendres (immondes) et de gros insectes non identifiés (je n'ai même pas de qualificatif

assez fort pour décrire le dégoût qu'ils m'inspirent). Et ces squatteurs à pattes ne se contentent pas d'envahir ma salle de bains. J'ai constaté que ma chambre était aussi un de leur territoire de prédilection. La nuit dernière, je me suis réveillée en sursaut en sentant des picotements sur ma peau. J'ai jailli du lit en poussant un hurlement à réveiller les morts, pour découvrir avec horreur qu'un cafard était en train de me cavalier dessus. Je vous laisse imaginer la qualité de mon sommeil pour le reste de la nuit. Heureusement, un employé de l'hôtel m'a installé ce matin une moustiquaire, grâce à laquelle je vais enfin pouvoir dormir sur mes deux oreilles.

Après avoir pris une bonne douche et accompli un génocide de fourmis, j'envoie un texto à Céline, Sonia et Vincent pour leur proposer de les retrouver au bar de la piscine pour l'apéritif. Il n'est que 18 heures ici, mais après tout, décalage horaire aidant, il doit bien être 19 heures quelque part. Mes amis ne se faisant jamais prier pour boire un cocktail, quinze minutes plus tard, nous sommes attablés devant quatre mojitos (les premiers d'une longue, très longue série).

L'immense piscine de l'hôtel, tout en courbes et en arrondis, évoque un trèfle à quatre feuilles. Située non loin de la plage, elle offre une vue imprenable sur les cocotiers et le lagon turquoise. Tout autour s'éparpillent des transats bleu foncé, sur lesquels, malgré l'heure tardive et le soleil déclinant, des vacanciers se prélassent encore à l'ombre de parasols en paille. Sur la gauche du bassin se trouve un bar, qui à toute heure de la journée permet de siroter une boisson fraîche sur sa

chaise longue, ou même dans l'eau pour les plus audacieux. Enfin, à dix mètres de là, une quinzaine de tables basses en bois sombre et des fauteuils en osier noir garnis de coussins blancs constituent notre lieu favori pour prendre l'apéritif.

Sonia, vêtue d'un simple paréo imprimé de fleurs d'hibiscus, a remonté ses longs cheveux bruns en un chignon flou. Avec le soleil qui a bruni sa peau et ses yeux sombres en amande, elle ressemble à une vahiné. À côté d'elle, la peau diaphane de Céline paraît encore plus pâle qu'à l'accoutumée. Cette rousse au teint de porcelaine et aux adorables taches de rousseur se protège du soleil à l'aide d'un immense chapeau de paille blanc. Des mèches cuivrées s'en échappent malgré le carré strict qu'elle leur impose. Vincent, quant à lui, a juste enfilé un tee-shirt blanc au-dessus de son short de bain bordeaux. En revanche, comme à son habitude, il a pris grand soin de parfaire sa coiffure. C'est une source de plaisanteries entre nous : il est obsédé par ses cheveux. Il travaille sa tignasse châtain foncé à grand renfort de gel coiffant, afin d'obtenir une sorte de brushing coiffé-décoiffé. Même si je le charrie souvent sur le sujet, je dois reconnaître que cette coiffure dope son sex-appeal.

Ce soir, pour ma part, j'ai opté pour une robe sans manches bleu ciel à motifs blancs assez évasée – j'ai toujours été complexée par mes fesses que je trouve trop grosses et c'est un bon moyen de les masquer – et j'ai lâché mes longs cheveux blonds sur mes épaules nues. Déjà raides de nature, ils sont encore gorgés de l'eau de la douche et forment des baguettes parfaitement

droites qui encadrent mon visage et cassent son aspect trop triangulaire à mon goût. Très sensible à la luminosité qui règne sur l'île, j'ai protégé mes yeux noisette derrière des lunettes aviateur.

La tête appuyée sur un coude, d'humeur morose, je touille mon mojito avec la petite ombrelle rose qui garnit le verre (si même le mojito, auquel je voue une passion qui frôle l'addiction, ne parvient pas à me remonter le moral, c'est que je suis vraiment au fond du gouffre).

— Ma mère va me rendre dingue. Je ne tiendrai pas la semaine à ce rythme-là. Il y aura un homicide avant, ou plutôt un matricide.

— Sinon, tu peux aussi nager jusqu'à la barrière de corail et te laisser couler, suggère Sonia d'un ton moqueur en désignant d'un geste vague la ligne d'horizon bleu azur. Franchement, Alice, tu ne crois pas que tu dramatises un peu ?

Je lui jette un regard noir et ronchonne :

— Très drôle ! Je vais plutôt noyer mon chagrin dans les mojitos.

Je joins le geste à la parole et vide mon verre d'un trait.

— Ta mère est envahissante mais elle ne pense pas à mal, intervient Céline de sa voix douce. Elle veut juste que tu sois heureuse en amour. C'est normal pour une mère.

Avec un cri aigu, elle retient d'une main son chapeau, qu'une bourrasque menace d'emporter. Ses lèvres se plissent en une petite moue inquiète, comme si les éléments naturels risquaient de lui arracher son

précieux couvre-chef, gage de sa magnifique peau laiteuse. Un homme à la table voisine détourne la tête et la regarde avec des yeux ronds d'étonnement, avant d'avoir rapidement l'air de vouloir venir la reconforter. Céline fait souvent cet effet-là aux hommes. Son côté femme fragile leur évoque l'image de Bambi à l'annonce de la mort de sa mère. Le pire ayant été évité, Céline se détend et boit une longue gorgée de mojito à la paille, sans apercevoir le sourire plein d'espoir que lui adresse son nouvel admirateur. Déçu, l'homme se retourne vers sa propre table. J'en profite pour ramener la conversation sur le sujet qui m'intéresse : mon drame personnel.

— Depuis des semaines, ma mère frise le harcèlement ! Tous les jours, elle m'envoie par texto la rubrique « amour » de l'horoscope des balances !

— Et alors ? C'est plutôt mignon, commente Vincent avec un haussement d'épaules.

Au bord de l'exaspération, je repose mon verre vide sur la table avec un bruit mat et m'exclame :

— Sauf que je suis gémeau !

Sonia fait signe au serveur de nous remettre la même chose. Assoiffés par la chaleur, nous avons tendance à descendre les mojitos comme du petit-lait.

— Ah oui, en effet, c'est pas de bol, se marret-elle. Tu veux que je t'envoie l'horoscope quotidien des gémeaux ?

— Sans façon, je te remercie. Et de toute manière, je n'ai besoin de l'aide de personne pour me trouver un mec. Je suis assez grande pour draguer toute seule, dis-je, en croisant les bras avec une mine renfrognée.

Sonia m'adresse un sourire malicieux et se moque.

— Je te rappelle que la dernière fois que tu as craqué sur un mec en soirée, ça t'a perturbé au point de confondre le cendrier plein de mégots avec le bol de gâteaux apéritif.

— Et alors, elle a réussi à l'allumer ? lui demande Céline d'une voix espiègle. Le mec je veux dire, pas le mégot.

— À ton avis ? Pas facile d'emballer quand tu mâchouilles un vieux reste de cigarette !

Vincent, qui finissait la dernière gorgée de son verre, a un hoquet de rire en avalant et recrache du mojito partout. Sonia, Céline et lui partent dans un fou rire si communicatif que je ne peux m'empêcher de me joindre à eux.

— Vous pourriez tout de même faire preuve d'un minimum de compassion, lancé-je une fois que j'ai réussi à reprendre ma respiration. D'autant que je vous rappelle qu'outre une mère médaille d'or dans la catégorie casse-bonbons, j'ai aussi un père en pleine crise de jeunisme. Sans parler d'une belle-mère qui a presque quinze ans de moins que moi et le QI d'une moule.

Vincent fronce les sourcils.

— Tu crois qu'elle est avec lui pour son argent ?

Sa remarque m'arrache un soupir.

— Bah, vu le physique de mon père, je doute que ce soit pour son sex-appeal. Quand je pense qu'il a quitté ma mère pour cette bimbo écervelée...

— Quand on parle du loup, dit Céline en désignant du regard mon père qui arrive au bras de Cindy.

Vacances mortelles au paradis

À soixante-cinq ans, mon père a l'allure d'un homme de son âge. Une vie passée sans faire de sport, à enchaîner les apéros et les gueuletons, a alourdi sa silhouette, qui arbore maintenant un confortable bedon à l'endroit où auraient dû se situer ses abdominaux. Mais bien déterminé à plaire à Cindy, il s'est inscrit dans une salle de sport et soulève de la fonte trois fois par semaine. C'est une excellente chose, même si pour l'instant, les résultats se font attendre. Cela dit, j'imagine mal mon père se transformer en Rambo bodybuildé, lui qui a toujours eu un look d'intellectuel rêveur. Dans sa jeunesse, il avait une belle chevelure bouclée, aux reflets châtain doré, et des yeux qui semblaient toujours perdus dans le vague. Avec l'âge, son châtain blanchit de plus en plus et les boucles ont laissé place à une calvitie modérée. Pour compenser sa perte capillaire, il s'est laissé pousser une moustache à la Magnum. Et une paire de lunettes en écailles carrées donnent à son regard un aspect beaucoup plus sérieux.

Bref, je trouve qu'il n'est pas du tout assorti à Cindy qui, à l'opposé, a l'air aussi superficielle qu'elle est jolie. Non pas que je sois du genre à critiquer. Je constate, c'est tout. Elle est petite et bien en chair, mais dans le bon sens du terme : des courbes sensuelles, une abondante poitrine, des hanches rondes et un cul sur lequel les mecs se retournent dans la rue. Elle teint ses longs cheveux en blond très clair, ce qui accentue son côté poupée Barbie. Sa bouche aux lèvres pleines se retrousse en une petite moue boudeuse lorsqu'elle est contrariée.

Elle a de grands yeux de biche marron, avec lesquels elle pose sur le monde un regard de petite fille perdue. Pas étonnant que cela ait éveillé chez mon père un instinct de preux chevalier protégeant les gentes demoiselles.

— Wesh les jeunes, s'exclame mon paternel en s'approchant.

Il est vêtu d'un short de bain avec une chemise hawaïenne. À croire qu'il cultive la ressemblance avec Magnum.

Je lève les yeux au ciel, consternée par son vocabulaire. Depuis qu'il s'est remarié avec une femme beaucoup (beaucoup) plus jeune, il essaye par tous les moyens de se rajeunir. Quitte à se tourner en ridicule en employant les expressions des ados d'aujourd'hui. Contre toute attente, cela ne paraît pas gêner Cindy.

— On peut s'asseoir avec vous ? demande-t-elle d'une petite voix flûtée.

— Faites-vous plaisir...

Le ton de ma réponse est un peu plus sec que je ne l'aurais voulu.

— C'est quoi votre truc ? s'enquiert mon père en désignant nos verres.

— Des mojitos, explique Vincent. C'est à base de rhum, citron et soda.

Cindy émet un claquement de langue approbateur et fait signe au serveur :

— Tu vas voir, mon lapin, c'est trop bon !

— Alors si ma tourterelle des îles approuve, il faut que je goûte ça. Garçon, deux motiros s'il vous plaît,

demande-t-il au jeune homme qui s'est approché pour prendre la commande.

— On dit mojitos papa !

J'éprouve presque de la compassion pour ma belle-mère, à la pensée qu'elle endure ça tous les jours.

Elle glousse et a une mimique amusée.

— Il est trop mignon, mon canard en sucre, roucoule-t-elle en embrassant mon père à pleine bouche.

Je détourne le regard, écœurée de voir mon paternel se donner en spectacle comme un adolescent travaillé par ses hormones.

— Oh mais beurk, non, mais faites ça dans votre chambre, couiné-je.

— Mais ne sois pas si *coiños*, Alice ! râle mon père. Ta mère a raison, ce n'est pas comme ça que tu vas te trouver un mec.

Je me prends la tête dans les mains et gémiss d'une voix plaintive :

— Pitié papa, tu ne vas pas t'y mettre aussi !

Cindy lui donne une petite tape sur l'épaule.

— Allons, mon gros nounours, arrête d'embêter Alice. Jolie comme elle est, elle n'aura aucun mal à trouver le mec de ses rêves.

Tout compte fait, je vais peut-être finir par l'apprécier, cette Cindy.

En effet, cinq mojitos plus tard, nous sommes presque devenues amies. Presque. Les surnoms ridicules dont elle affuble mon père à tout bout de champ continuent malgré tout à m'horripiler. Mon lapin, mon roudoudou, mon canard en sucre... Il va me falloir plus que les

Juliette Sachs

cinq (heu... six ? ou sept ?) mojitos que j'ai avalés pour m'habituer à ça. Néanmoins, à mon grand soulagement, elle paraît aimer sincèrement mon paternel. Autrement, je ne vois pas comment elle pourrait supporter la scène à laquelle nous assistons. Pour faire comme les jeunes, mon père s'est mis à enchaîner les mojitos comme des menthes à l'eau. Or, il semblerait que ce ne soit pas de lui que j'aie hérité mon gène de résistance à l'alcool. Il est beurré comme une biscotte.

Je lui assène une claque dans le dos et me moque :

— Bon, chacal givré, je crois qu'il est temps que tu ailles grignoter un morceau histoire d'éponger les trois grammes d'alcool que tu as dans chaque bras.

— Pourquoi tu m'appelles cachal givré, heu chacal vrigé ? bredouille-t-il en butant sur les mots.

— Allez, viens mon canari rose. Alice a raison, je crois que tu as bu assez de mojitos, gazouille Cindy en l'aidant à se lever.